

EN
TUNISIE

SOUVENIRS

DE SEPT MOIS DE CAMPAGNE

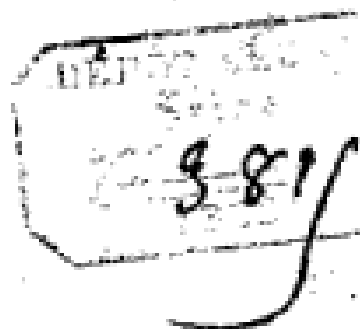
PAR

DICK DE LONLAY

Attaché aux États-majors des généraux Ritter et Caillot

DESSINS ET CROQUIS DE L'AUTEUR

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

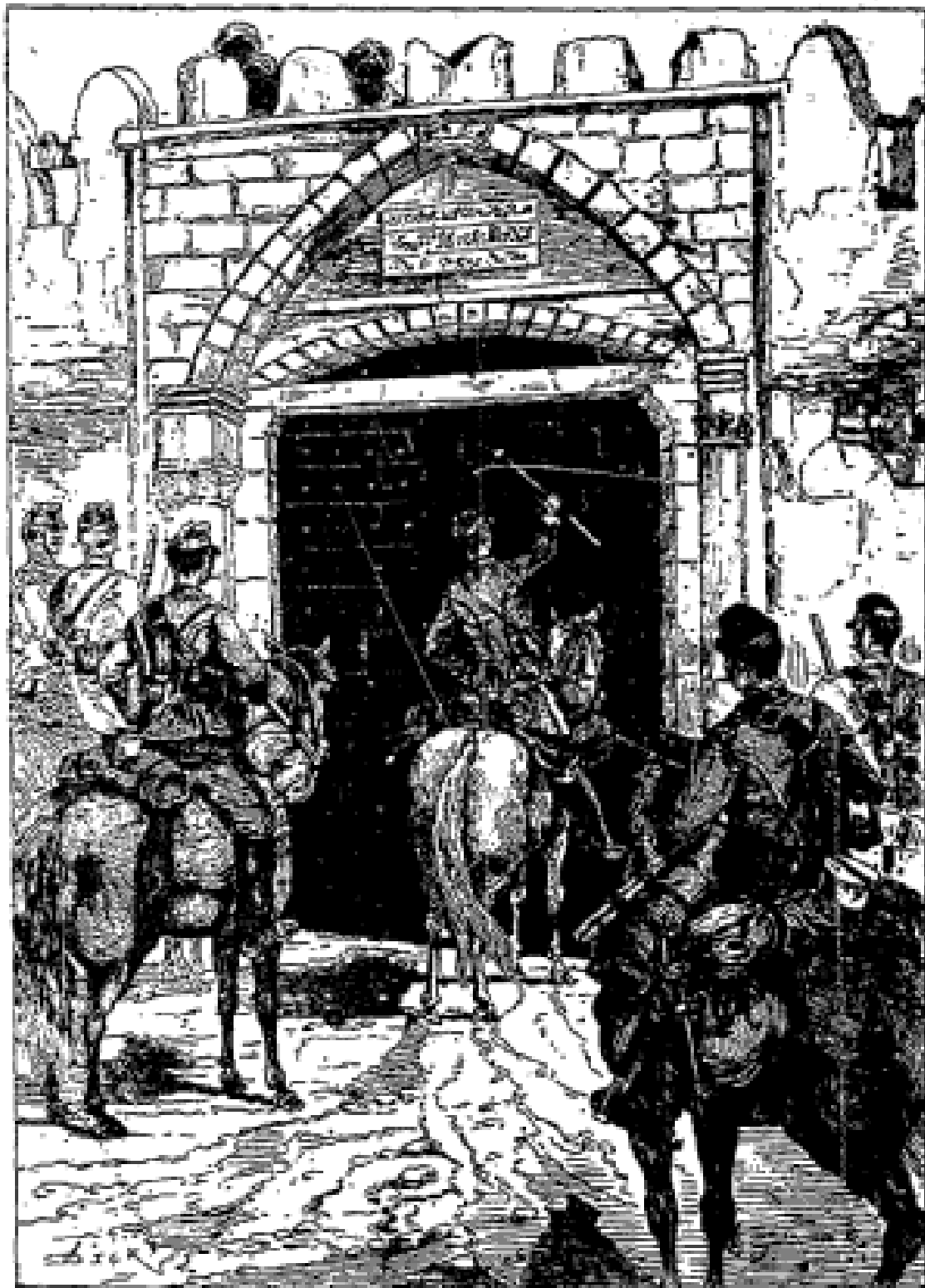
E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

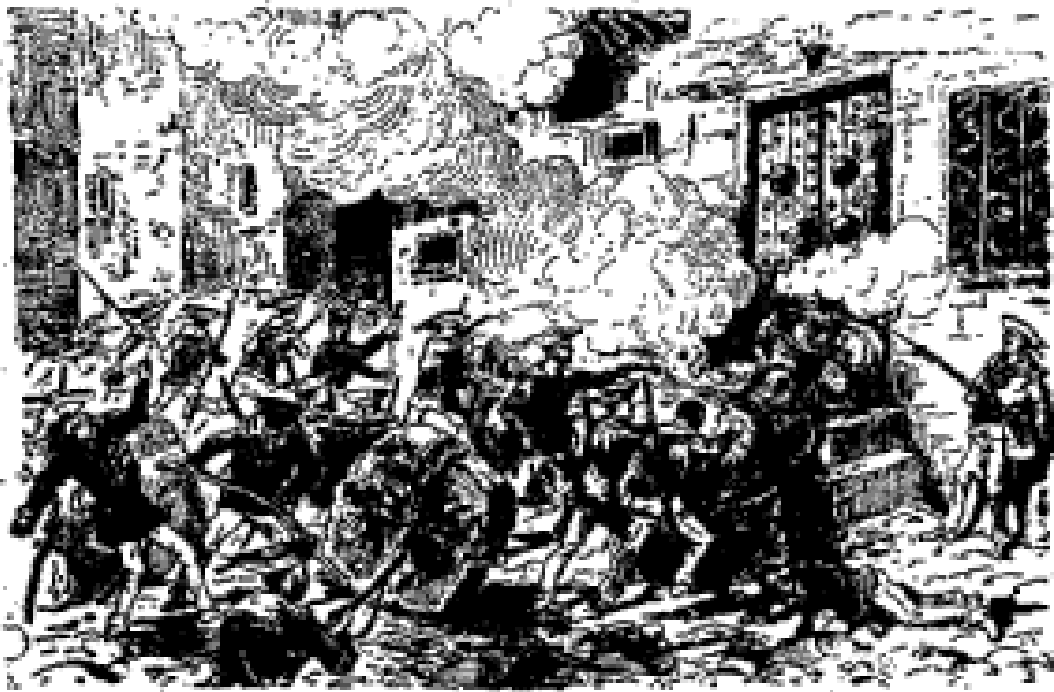
1882

Tous droits réservés.





« Ouvrez au nom de la France ! » Le lieutenant Arthois, du 5^e hussards, frappant de sa canne la porte de Kairouan dite « Bab-el-Khoukh » (25 octobre).



Sfax : Combat dans les rues : mort de l'aspirant Léonnet.

CHAPITRE XV

Sfax.

Insurrection de Sfax. Arrivée de l'escadre le 14 juillet. Panorama de Sfax. Le bombardement. Les préparatifs. Ordre d'attaque. Prise de la batterie rasante. Prise de la tranchée. A l'eau, les canards ! Combat des rues. Dans la ville européenne. La porte de la kashah. Blessure de l'aspirant Léonnet. Les canons de 65. La maison enfumée. Prise de la mosquée. Attaque du cimetière. Le lieutenant de la Motte. Attaque du 92^e. Belle émulation. Le canonier Sebastiani. Prise du magasin d'alfas. Les mitrailleuses Hotchkiss. Retour à bord. L'ordre du jour. Visite dans la ville. Mascarades des soldats. Obsèques des victimes.

En rade de Sfax, 14 juillet.

Le 28 juin, la population musulmane de Sfax, chauffée à blanc par les prédications fanatiques des sectes religieuses de Kairouan, qui n'hésitaient pas à leur affirmer que des troupes turques allaient venir à

leur aide, se répandit dans les rues, prêchant la guerre sainte contre les infidèles. Les bédouins qui se trouvaient dans la ville se joignent à elle, et tous ensemble se ruent avec fureur sur le quartier européen situé au bord de la mer.

Impossible de décrire la confusion qui règne dans Sfax. Chrétiens et juifs, affolés, se précipitent vers le quai pour prendre les embarcations et s'enfuir au plus vite sur les navires en rade. Les indigènes, armés de fusils, de bâtons, de pistolets, les poursuivent. Notre agent consulaire, M. Mattei, reste à terre le dernier, menacé de mort par mille bras; mais, au dernier moment, il est forcé de se jeter à l'eau, poursuivi par les Arabes qui cherchent à le tuer. Un insurgé lui porte un grand coup de bâton sur le crâne. M. Mattei détourne l'arme avec son bras droit qui est brisé; néanmoins, protégé par M. Gandolphe, interprète militaire, dont la conduite dans ce jour néfaste est digne des plus grands éloges, il peut atteindre la baleinière de la canonnière *le Chacal*, qui le recueille à son bord. Il est sauvé.

Néanmoins il y a eu des blessés et des morts. Le sang versé demande un châtiment exemplaire.

Les ordres sont aussitôt donnés.

L'amiral Cloué, ministre de la marine, sait qu'il peut compter sur la flotte. Il a commandé l'escadre de la Méditerranée avant l'amiral Garnault et, sur les différents navires, beaucoup d'hommes sont encore qui ont servi sous ses ordres. Aussi n'hésite-t-il pas à donner à l'escadre l'ordre de prendre Sfax.

En moins de vingt-quatre heures, l'escadre qui était à Cette, rallie Toulon, fait son charbon, ses vivres, ses munitions, et appareille pour Sfax.

Le 14 juillet, au signal de l'amiral, elle mouille en ligne de front, devant la ville, à une distance de près de 6.000 mètres. On ne peut mouiller plus près : il n'y a pas de fond.

C'est la fête nationale; on hisse le grand pavois et chaque navire fait des salves de vingt et un coups de canon.

Sur rade plus près de terre, sont les trois corvettes qui, sous le commandement de l'amiral Conrad, composent la division cuirassée du Levant.

A 2.000 mètres de la plage sont mouillées les canonnières.

Les récits des habitants, réfugiés sur les mahones en dehors des navires de guerre, semblent confirmer les récits des journaux. On a déjà bombardé; les canonnières ont ouvert le feu sur les batteries et les retranchements. Le tir est très efficace; mais, la nuit, les Arabes réparent les brèches faites pendant le jour. Des ingénieurs étrangers les guident, paraît-il, dans les travaux de défense.

De nos cuirassés, se déroule devant nous le panorama de Sfax, qui est avec Bizerte la ville la plus forte et la mieux défendue de la Régence.

Située sur le golfe de Gabès à 225 kilomètres de Tunis au sud-est et peuplée de 16.000 habitants, Sfax se divise en deux cités délimitées par une enceinte particulière, la ville haute ou musulmane et la ville basse ou franque qui avoisine le port. Tout autour s'étend un rempart crénelé, percé de cinq portes, flanqué de tours, les unes rondes, les autres carrées.

Au centre, en avant des remparts, une batterie rasante et de forme circulaire défendant les abords de la plage; à droite, deux petits marabouts, un

cimetière et d'énormes tas d'alfas que les insurgés ont disposés en forme de tranchées.

En arrière, la porte de Cherchi, le dôme de la grande mosquée et une haute tour carrée appelée El Nadour (l'Observatoire), qui domine la ville entière.

A gauche, les murailles massives de la kasbah et les clochetons de l'église catholique.

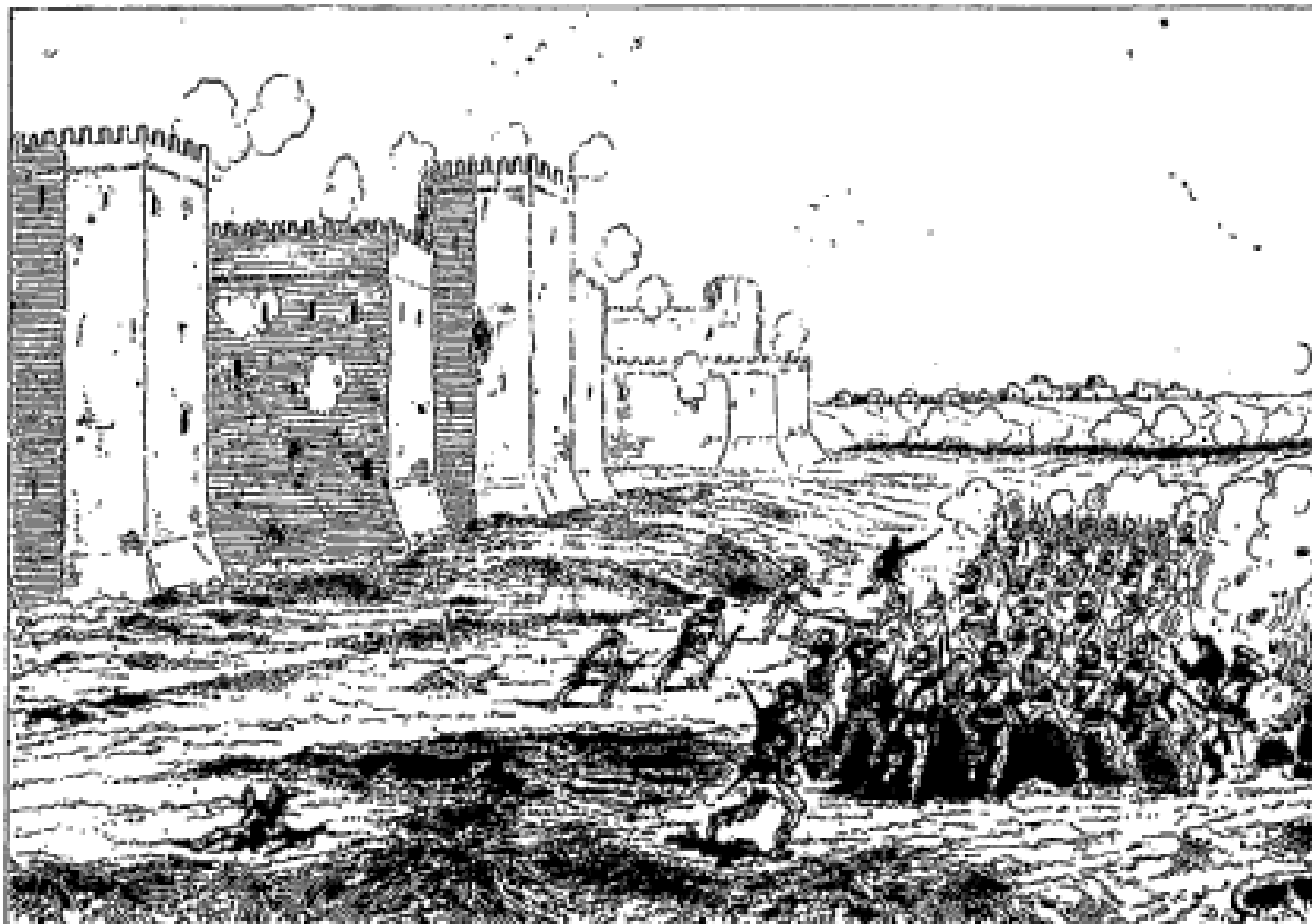
Sur les remparts flottent les étendards tunisiens et le drapeau vert du prophète.

Autour de la ville se déroule la vaste zone des jardins qui environnent Sfax d'une ceinture verdoyante. Ils consistent en une infinité d'enclos séparés les uns des autres par des haies de cactus, et sont recouverts de céréales et d'arbres fruitiers de toutes sortes. Un bordj, ou habitation carrée, s'élève au centre de chacun de ces jardins que l'on arrose au moyen de puits.

C'est là, au milieu des bois d'oliviers, de palmiers, d'orangers, que les Sfaxiens viennent passer la saison des grandes chaleurs. On y cultive en abondance un jasmin très odoriférant, des melons et des concombres dits *sfakous*. Ces derniers jouissent d'une grande renommée dans la Régence.

On prétend même qu'ils ont valu à Sfax son nom actuel, qui signifie en arabe « la ville des concombres ».

Dans ces jardins se sont réfugiés, avec leurs familles, les habitants musulmans de Sfax. Dans la ville se tiennent les insurgés d'Ali-Ben-Khalifa, au nombre de 1.000 à 1.200. De nombreux bédouins sont campés sur les dunes de la plage, prêts à accourir à leur aide au moindre signal.



Les fusiliers-marins de la *Surveillante* et du *Tydent* attaquant la grande tranchée d'alfa sous le feu des remparts de Sfax (16 juillet).

Rade de Sfax, 15 juillet.

L'amiral signale de se préparer à une attaque de vive force pour le lendemain.

A Sfax il y a des marées, comme à Brest, comme à Saint-Malo; seulement la différence de niveau entre la haute mer et la basse mer est moins forte ici.

A Brest la marée est de 8 mètres, à Sfax elle est d'un mètre environ.

Cette marée suffisait pour gêner le débarquement des troupes; à marée basse, la vase découvre. On ne peut approcher du rivage qu'à la pleine mer, pour jeter à terre le plus de monde possible et en même temps. Il fallait de plus attendre que l'heure de la pleine mer fût le matin, pour que le coup de main fût terminé avant les grandes chaleurs du jour.

Ces motifs ont fait choisir, demain 16 juillet pour l'occupation à main armée de la ville de Sfax.

Chaque navire construira un pont-radeau, avec ses vergues de hune, des barriques et des planches. Les six ponts-radeaux, solidement amarrés les uns au bout des autres et poussés à terre, faciliteront le débarquement des troupes.

A six heures du matin, le bombardement commence. Obus de 27 cent (pesant 180 kil.), obus de 24 cent. (pesant 120 kil.) et obus de 19 cent. (pesant 62 kil.) tombent sur les murailles et les maisons blanches de la ville. Avec les longues-vues, on voit les murs crouler. Un projectile écrête le sommet de la tour « *El Nadour* ».

On tire à 5.400 mètres de distance; mais le tir est rapidement rectifié et chaque navire envoie son projectile au point assigné par l'amiral. Toutes les cinq

minutes, un obus tombe sur la ville comme la goutte de sang sur le manteau de Kanut le Grand, dans la *Légende des Siècles*.

Les marins anglais, sur le *Monarch*, admirent la justesse de nos canons, et l'habileté — devenue proverbiale — de nos canonniers.

A bord, les compagnies de débarquement passent l'inspection. Les armes, les munitions, les vivres, tout est complet. Les canons de 65 millimètres vont recevoir dans la marine le baptême du feu. Les canonniers contemplent avec amour leurs jolies pièces de bronze qui remplacent — enfin ! — les antiques et grossiers obusiers de montagne.

Les canots, armés en guerre, sont mis à l'appel. Les servants des *Hotchkiss* (mitrailleuses), les fusiliers armés de *Kropatcheks* (fusils à magasin), connaissent leur poste. Les patrons et les canotiers n'ont rien oublié de leur matériel. L'amiral peut hisser le signal, le corps de débarquement est prêt.

A bord, matelots et officiers sont pleins d'enthousiasme et pleins d'espoir. Nul ne doute du succès.

« On ira de l'avant ! — On ne s'amusera pas à faire de la diplomatie ! — L'affaire sera menée rondement — C'est le colonel qui commande ! »

Le colonel ?

Les hommes des compagnies de débarquement ont ainsi baptisé leur commandant. Depuis trois ans, ils le connaissent. Sur le *Richelieu* d'abord, sur le *Colbert* ensuite, capitaine de pavillon de l'amiral Cloué ou de l'amiral Garnault, le commandant Marcq de Saint-Hilaire a toujours été à la tête des bataillons de marins-fusiliers de l'escadre.

La consigne, pour le 16 juillet était : « Toujours

en avant! Défense de reculer! » Défense de reculer était de trop; l'idée n'en serait pas venue aux marins.

Rade de Sfax, 16 juillet, 10 h. soir.

Bien avant le lever du soleil, l'escadre est prête.

Les ponts-radeaux sont remorqués vers la plage; quand les fonds ne permettent plus aux canots d'avancer, on largue les remorques. Les canotiers poussent avec des avirons spéciaux et s'approchent.

Pas un coup de feu! Évidemment, la ville est abandonnée! Deux youyoutiers vont planter leur grappin à 40 mètres de la batterie rasante. C'est le point fixe qui maintiendra le pont-radeau à la plage.

Sur les bâtiments, on fait le branle-bas. Conformément à l'ordre d'attaque, les canots, les chaloupes sont armés en guerre; le clairon sonne. « Les compagnies de débarquement à terre! » Chaque escouade a son canot désigné d'avance. Les mahones destinées à la première division, celles qui doivent recevoir les troupes de terre de l'*Intrépide* et de la *Sarthe*, sont parées.

Au bout de dix minutes, tout est embarqué. « Pousse! pousse! » Chaque canot obéit. La flottille s'avance, remorquée par les canots à vapeur, sur la ville toujours muette.

Il est quatre heures et demie; à ce moment, le soleil est levé.

Boum! Un coup de canon du *Colbert* retentit: c'est le signal attendu pour le bombardement général.

Aussitôt, les six cuirassés de l'escadre, les trois cuirassés de la division du Levant se couvrent de bruit et de fumée. Les quatre canonnières imitent la ma-

œuvre. Sur chaque navire, les canons des gaillards tirent avec rage.

Obus de 27, obus de 24, obus de 19, obus de 14, pleuvent sur la batterie rasante et les forts du Nord que l'amiral a désignés comme buts.

Hier, on avait fait un tir méthodique, chaque navire battant le point de la ville que lui avait assigné l'amiral : les Arabes ont dû supposer qu'on ne pouvait tirer que douze coups à l'heure, mais le bombardement précipité de ce matin a dû les faire revenir de leur sécurité relative.

On a eu tout le loisir, la veille, de rectifier le tir; aussi, pas un projectile n'est perdu. Le *Friedland*, quoique mouillé le plus loin, se fait le plus remarquer; tous ses projectiles frappent au même point. C'est lui qui démonte la première pièce de la batterie rasante. Même justesse de tir à bord de la *Surveillante*, dont l'artillerie est dirigée par M. Gourdon, lieutenant de vaisseau, officier des plus distingués.

Sous la nuée des obus, la flottille des mahones s'avance avec les compagnies de débarquement de l'escadre, les troupes du 92^e de ligne et les pièces de montagne du capitaine Naquet.

En tête, les baleinières du commandant de Marquessac, chargé de l'opération du débarquement, du commandant supérieur Marcq de Saint-Hilaire, du commandant Maréchal.

Viennent ensuite, sur une seule ligne, les canots armés en guerre du *Colbert*, de la *Revanche* et du *Friedland* (1^{re} division de l'escadre). Ils vont déblayer la plage.

Ils seront aidés par les canots du *Trident*, de la *Surveillante* et du *Marengo* (2^e division de l'escadre), qui,

nœuvre. Sur chaque navire, les canons des gaillards tirent avec rage.

Obus de 27, obus de 24, obus de 19, obus de 14, pleuvent sur la batterie rasante et les forts du Nord que l'amiral a désignés comme buts.

Hier, on avait fait un tir méthodique, chaque navire battant le point de la ville que lui avait assigné l'amiral : les Arabes ont dû supposer qu'on ne pouvait tirer que douze coups à l'heure, mais le bombardement précipité de ce matin a dû les faire revenir de leur sécurité relative.

On a eu tout le loisir, la veille, de rectifier le tir; aussi, pas un projectile n'est perdu. Le *Friedland*, quoique mouillé le plus loin, se fait le plus remarquer; tous ses projectiles frappent au même point. C'est lui qui démonte la première pièce de la batterie rasante. Même justesse de tir à bord de la *Surveillante*, dont l'artillerie est dirigée par M. Gourdon, lieutenant de vaisseau, officier des plus distingués.

Sous la nuée des obus, la flottille des mahones s'avance avec les compagnies de débarquement de l'escadre, les troupes du 92^e de ligne et les pièces de montagne du capitaine Naquet.

En tête, les baleinières du commandant de Marquessac, chargé de l'opération du débarquement, du commandant supérieur Marcq de Saint-Hilaire, du commandant Maréchal.

Viennent ensuite, sur une seule ligne, les canots armés en guerre du *Colbert*, de la *Revanche* et du *Friedland* (1^{re} division de l'escadre). Ils vont déblayer la plage.

Ils seront aidés par les canots du *Trident*, de la *Surveillante* et du *Marengo* (2^e division de l'escadre), qui,

pour le moment, forment l'arrière-garde. Les chefs de pièce des canons-revolvers Hotchkiss, la manivelle à la main droite, l'œil à la ligne de mire, sont prêts à faire feu.

Remorquée par les canots à vapeur de la *Sarthe*, de l'*Intrépide*, du *Colbert*, de la *Revanche*, du *Friedland*, de la *Galissonnière*, de l'*Alma* et de la *Reine-Blanche*, la flottille des mahones, en ligne de front, suit les canots de la première division. A gauche, les compagnies de débarquement du *Colbert*, de la *Revanche*, du *Friedland* (9 mahones). Au centre, celles de la *Galissonnière*, de l'*Alma* et de la *Reine-Blanche* (9 mahones). A droite, les compagnies du 92^e de ligne, sous les ordres du colonel Jamais, venues de France sur l'*Intrépide* (5 mahones, 2 canots-tambours, 1 chaland).

Par un de ces hasards si communs à la guerre, ce sont les fusiliers de la *Surveillante* et du *Trident* qui débarquent les premiers, et, avec les troupiers du 92^e de ligne, accourus à leur secours, supportent tout l'effort de l'ennemi à l'extrême droite.

Les canots sont à 800 mètres de la plage. L'avisoleur le *Léopard* hisse le pavillon 1. Tous les bâtiments de l'escadre hissent aussitôt ce même pavillon.

Cela veut dire que les embarcations peuvent accoster. Avec quelle vigueur nagent les canotiers! Jamais dans les courses d'aviron on n'a déployé une telle ardeur. Les canots volent sur l'eau.

L'escadre a cessé le feu des grosses pièces. Sfax, de son côté, reste muette; pas un coup de fusil, pas un coup de canon. On est à 400 mètres du rivage. Tout semble désert.

— Est-ce comme à Tabarka? Allons-y gaiement!

Voilà la 2^e division qui presse ses feux, et bientôt elle devance toutes les autres, retardées par le poids des mahones.

Cette division oblique à droite. Son chef, M. le commandant Maréchal, a été reconnaître le fond.

— Il y a de l'eau partout, accostez à la plage!

Les canots sont déjà près du port. Soudain, le drapeau vert de la révolte paraît sur la batterie rasante. Un immense éclair. — Beaucoup de fumée. — Un premier boulet rond fait jaillir l'eau à 50 mètres en arrière des mahones.

Les Arabes cachés dans les retranchements élevés à gauche de cette batterie, fossés et ballots d'alfa formant un mur impénétrable aux balles, ouvrent un feu de mousqueterie très nourri, heureusement trop long.

A ce moment, M. Couturier, enseigne du *Trident*, dont le canot est le plus voisin de la plage, se tourne vers le commandant de Miot, commandant de l'*Alma*.

— Peut-on sauter?

— Allez!

Couturier s'élançe sur le warf établi en avant de la batterie rasante, en criant à ses hommes: « Suivez-moi! — Oui, capitaine! » Il est sur la plage, un marin est derrière lui; c'est Martin, fusilier breveté de 1^{re} classe. Un autre, c'est Landais qui tombe mort. Un autre, c'est Pichon, blessé mortellement. L'intrépide enseigne est déjà sur le parapet; Martin derrière lui.

Un Arabe caché dans une embrasure se dresse et le couche en joue à bout portant. Sans daigner tirer son épée, ou se servir de son revolver, Couturier renverse l'insurgé d'un coup de pied, pendant qu'un marin perce celui-ci avec sa baïonnette.

Au même moment, le fusilier Martin amène l'éten-

dard vert de la révolte, et un quartier-maître plante sur le parapet le pavillon tricolore du canot du *Trident*.

Les insurgés qui étaient dans la batterie n'ont pas eu le temps de recharger les pièces ni leurs fusils. Il faut du temps pour verser la poudre, qui est dans un sac « amarré à tribord de leur vareuse », suivant l'expression pittoresque d'un matelot. Il faut du temps pour chercher le plomb qui est dans un autre sac, amarré à bâbord de la « vareuse ». Les Arabes sont étendus dans la batterie, pas un n'a songé à fuir. Tous sont morts au poste.

Les matelots, qui aiment à « aller de l'avant », vont se précipiter sur les retranchements d'alfa remplis d'Arabes, à gauche de la batterie. Couturier les en empêche. Il les place aux embrasures de cette redoute, et là, sans aucun danger pour ses hommes, balaye le fossé, avec le tir rapide des kropatcheks. Cinq minutes ont suffi pour nettoyer la tranchée.

Ce brillant acte de bravoure fait le plus grand honneur à M. Couturier, qui est coutumier du fait. Aspirant en Cochinchine, en 1873, il a été décoré pour une action d'éclat où il avait été blessé.

La *Surveillante* arrive seconde et accoste la plage un instant après le *Trident*. Il ne faut pas s'amuser à faire le coup de fusil, les Arabes sont abrités. Il faut aller de l'avant, si l'on ne veut pas être mitraillé à bout portant.

Un nouveau, qui sent une balle effleurer son chapeau, baisse la tête.

— Tu salues ? Tu la connais donc ? lui dit un second-maître.

— A l'eau, les canards ! commande la voix bien

connue du lieutenant de La Motte, chef de la compagnie de débarquement de la *Surveillante*.

Les hommes se portent en avant et sont déjà sur les pas des fusiliers du *Trident*.

A peine débarqués, la *Surveillante* est attaquée par la droite ; une vive fusillade s'échappe de la montagne d'alfa située de ce côté, et que nos obus viennent d'incendier.

Les sections font face à un nouvel ennemi. D'un seul élan, et pour ainsi dire sans s'arrêter, les matelots dépassent les deux marabouts blancs, les montagnes d'alfa qui brûlent, et arrivent au cimetière, dégagant ainsi le point de débarquement sur un cercle de plus de 300 mètres de rayon.

Le point de débarquement dégagé, on peut accoster le pont-radcau, construit avec les vergues de hune.

Le commandant Marcq de Saint-Hilaire établit son quartier général dans la deuxième maison, à gauche de la batterie rasante. Les matelots du *Trident* se lancent au pas de course et arrivent à la porte de la ville franque.

Les compagnies de débarquement de la première division, portées à gauche sur ce point, vont s'emparer de la ville.

La compagnie du *Marengo* reste en réserve sous la main du commandant.

Un pétard fait sauter la porte ; aussitôt les fusiliers du *Trident*, du *Friedland*, du *Colbert*, de la *Revanche*, se précipitent dans la *Strada Reale*, — la grande rue de la ville franque.

Ils y sont bientôt suivis par les matelots de la *Galissonnière*, de l'*Alma* et de la *Reine-Blanche*.

On fait le siège de chaque maison. Quand tout est

fouillé, on va plus loin. Les matelots, armés de haches, brisent les serrures. Quand les serrures résistent, on fait donner les torpilleurs. Chaque navire a fabriqué deux pétards de fulmi-coton. Le corps des mineurs est sous les ordres de M. le lieutenant de vaisseau Lafont, du *Colbert*.

Il faut pénétrer dans la ville arabe. Derrière la porte de la kasbah, quarante Arabes attendent. Aussitôt que nos matelots ouvriront les battants, ils feront feu. Mais ils ont compté sans les pétards. Une torpille est fixée au battant de fer; on déroule 50 mètres de fil, et la porte vole en éclats. Il a suffi de presser le bouton de la pile.

Les quarante Arabes sont écrasés, broyés en lambeaux. Leurs camarades, stupéfaits, fuient au plus vite, et vont se cacher dans les caves des maisons.

La guerre de rues recommence dans la ville arabe.

M. Léonnec, aspirant de 1^{re} classe, avec le capitaine d'armes de la *Surveillante*, veut s'emparer d'une maison : une balle le frappe en pleine poitrine et le renverse mortellement blessé. M. Couturier arrive pour le venger. Il fait le siège de la maison. Les Arabes ne veulent pas déloger.

— *Qu'on les enfume!* — crie l'enseigne.

Les matelots roulent aussitôt des bottes d'alfa contre la porte et les enflamment. Suffoqués par la fumée, les Arabes demandent l'aman.

L'amiral Garnault s'est transporté sur le *Desaix*, pour suivre de plus près les péripéties de la lutte. Son pavillon est en tête du mât de misaine. C'est du *Desaix* qu'il donne ses ordres et qu'il expédie ses officiers d'ordonnance.

Les Anglais, qui voient que l'action sera chaude, se souviennent de leurs anciens alliés de Crimée.

Le commandant du *Monarch* offre à l'amiral Garnault le secours de ses canots et de ses médecins pour le transport et les soins des blessés. L'amiral accepte. Les canots, portant à l'avant les croix rouges de Genève, se rendent à terre.

Les Anglais offrent à nos blessés des rafraîchissements ; ils font les premiers pansements.

Le colonel Jamais, sur le pont-radeau, dirige ses compagnies sur les divers champs de bataille, à mesure qu'elles arrivent. Il ne veut pas que ses troupes soient les dernières au feu.

Voici les canons de 65 millimètres débarqués. Ils courent au pas gymnastique pour prendre position à l'ouest de la kasbah, à travers des ruelles étroites, où pleuvent les balles.

Comme toujours, le matelot, même au plus sérieux de l'action, trouve la note gaie.

Un canonnier s'est emparé d'un *bourrico*, il l'attelle aux brancards. Ce n'est pas un aide. Les canonniers ont à traîner le *bourrico* avec la pièce. Tout file au pas de course.

Les canons de 65 millimètres se comportent vaillamment et reçoivent le baptême du feu avec une crânerie admirable pour d'aussi jeunes pièces. La marine a enfin son petit canon !

Une centaine d'Arabes se sont réfugiés dans la grande mosquée. Un petit canon est braqué sur cet édifice. Un premier obus traverse de part en part la Kouba (coupole) ; un second renverse la porte. Terrifiés, les Arabes se rendent à discrétion et sont conduits hors de la ville.



Prise de Sfax. — M. Couturier, enseigne de vaisseau, à la tête des fusiliers-marins du *Trident*, enlève à la baïonnette la batterie rasante (10 juillet).

Là, les matelots leur attachent les mains. A ce moment un des insurgés saisit un petit poignard caché dans sa manche et le plante dans le dos d'un second-mâitre, qui tombe mortellement blessé.

Profitant du premier mouvement de confusion, les autres Arabes s'enfuient et se jettent à l'eau. Les balles des marins les abattent comme des mouettes et vont les chercher dans ce dernier asile.

Le fort de l'action est à l'extrême droite. Là, combattent le *Trident*, la *Surveillante*, le 92^e de ligne.

M. de La Motte, lieutenant de vaisseau, commandant la compagnie de la *Surveillante*, et M. Devic, enseigne de vaisseau, commandant la 2^e section, ont été rejoints par une section du *Trident*, qui n'a pu suivre sa compagnie et a rallié aux coups de fusil.

M. l'aspirant de 1^{re} classe Renault, qui la commande, demande à M. de La Motte s'il peut le suivre. — Venez avec nous.

On est au cimetière. Tous partent en avant, dépassent les murs de cet enclos et sont reçus par une grêle de balles. Les Arabes, embusqués derrière les ballots d'alfa qui forment comme d'immenses quartiers de maisons, tirent sur nos hommes à découvert.

Deux matelots tombent tués : ce sont Guignen, canonnier de la *Surveillante*, et un fusilier du *Trident*; plusieurs autres sont blessés.

Le capitaine de frégate Maréchal, qui commande le 2^e bataillon de l'escadre, et qu'on voit partout où il y a du danger, appelle le clairon.

— Sonnez la baïonnette au canon!

— Sonnez la charge!

On s'élançe. Les Arabes, qui n'aiment pas l'arme blanche, mollissent. Soudain un cri : — Les Arabes

nous tirent des remparts. On fait face à gauche. Heureusement, c'est une fausse alerte.

Quelques soldats du 92^e de ligne, apercevant les pavillons insurgés sur les forts du Nord, sont montés par une brèche d'obus et les ont enlevés. On ne voit que la coiffe blanche de leurs képis, cause de la terreur momentanée.

Les braves soldats du 92^e, entendant les coups de fusil, descendent des remparts et se jettent sur un village arabe situé à droite de la ville sur une dune de sable.

Au moment où ils touchent à ces maisons, des bois d'oliviers adjacents part une grêle de balles qui, en un clin d'œil, met hors de combat deux officiers et une trentaine de soldats.

Cette compagnie rallie la *Surveillante* et le *Trident*. Les canons-revolvers balayent sur la dune les cavaliers arabes qui agitaient leurs longs moukalas en signe de triomphe, et s'apprétaient à charger nos petits fantassins en retraite.

Un moment d'arrêt. Les clairons sonnent de nouveau la charge. Tous, marins et soldats, luttant d'entrain et d'ardeur, attaquent les magasins d'alfa, dont chaque ruelle est conquise pied à pied.

On n'entend plus que ces mots :

— Tu vas te laisser gagner par les soldats !

— Les marins vont par là, il faut y aller !

Là, tombe Luizen, caporal d'armes de la *Surveillante*. Un matelot, Sébastiani, venge son caporal en embrochant l'Arabe qui l'a tué et qui cherche à se cacher derrière un ballot d'alfa. Il veut emporter son trophée : impossible ; trop lourd.

Un Arabe lance un coup de sabre au commandant

Maréchal ; mais avant que le coup ne soit porté, ce même Sébastiani l'a étendu sur le sol.

« Le premier dans le dos ; celui-ci dans le ventre ! » nous dit ce brave Corse.

A dix heures du matin, tout est fini.

Le pavillon français flotte sur les remparts et sur les mosquées. Il n'y a plus que quelques accidents isolés. Les soldats, prévenus, se laissent surprendre par des Arabes insoumis qui rampent jusqu'à eux et cherchent à les tuer.

Heureusement, ils préviennent leurs ennemis et leur font payer cher leur audace.

A dix heures et demie, l'amiral Garnault rentre à son bord et témoigne sa satisfaction à l'armée. Le soir, un ordre du jour est affiché dans les batteries, qui félicite les commandants, les officiers et les équipages.

« Chacun s'est dévoué — avec quelle ardeur ! l'amiral ne l'oubliera pas — aux préparatifs de cette opération difficile !..... Les corps de débarquement se sont élancés à terre avec un entrain et une vaillance qui ont fait l'admiration de tous et qui ne se sont pas démentis un seul instant..... L'amiral est fier de commander à de tels hommes !..... »

Les matelots et les officiers anglais du *Monarch* nous ont vus. Ils pourront dire si leurs anciens ennemis, devenus plus tard leurs alliés, qu'ils ont un peu oubliés en 1870, ont dégénéré !

Malheureusement la victoire a coûté cher. La marine compte huit morts, l'armée trois. Il y a des blessés, quarante environ. L'ennemi a été durement châtié. Les huit à neuf cents Arabes qui défendaient la ville ont tous été passés au fil de l'épée, excepté une qua-

rantaine que l'on a épargnés comme prisonniers. Les représailles, comme on le voit, ont été terribles.

Avec la nuit, les compagnies de débarquement rallient leurs bords respectifs. Quelques matelots du *Trident* rapportaient avec eux des gargoulettes en terre grossière qu'ils avaient prises dans une boutique de la ville arable.

Leur chef, M. Couturier, leur fait jeter à l'eau ces objets, ne voulant pas qu'il fût dit que nos matelots eussent dérobé un objet, quelque infime que fût sa valeur.

Sfax demeure occupé et gardé par les troupes de terre.

Sfax, 17 juillet.

Ce matin, les mahones réquisitionnées pour le débarquement des troupes ont repris leur industrie première. Celles qui, au large des canonnières, formaient naguère un village flottant, asile des Européens dans Sfax, se sont rapprochées du port de la Marine, et s'occupent déjà à charger les ballots d'alfa échappés à l'incendie.

Ces mahones, embarcations usitées sur la côte Est de Tunisie, ont une forme assez gracieuse : celle des gondoles vénitiennes ; mais leurs deux mâts inclinés, l'un sur l'avant, l'autre sur l'arrière — avec leurs voiles mal coupées — font que le tout n'est pas beau.

Je profite d'une de ces mahones pour descendre à terre et visiter Sfax.

La patience est une belle chose : c'est la vertu du musulman, ce n'est pas celle du Français. J'aurais préféré un canot à vapeur. Au bout d'un temps qui me semble fort long, la mahone finit par accoster un

warf. C'est un pont en planches qui s'avance dans la mer à une distance de vingt mètres.

Les mahones chargent à ce pont ; tantôt elles sont à la hauteur du tablier, tantôt en dessous, suivant le moment de la marée.

En mettant le pied sur le pont, j'aperçois à trente pas deux canons qui me regardent fixement par les embrasures.

C'est la batterie rasante. Elle a pris pour menacer la mer la forme d'un arc de cercle. Onze pièces de trente livres montées sur des affûts en bois gou-dronnés sont en batterie aux embrasures et battent les approches dans toutes les directions. La maçonnerie est écrêtée par le tir des grosses pièces de l'escadre.

Les Arabes avaient renforcé la muraille, en entassant sur l'avant des ballots d'alfa recouverts de terre. Cette cuirasse improvisée était destinée à ralentir et à arrêter la marche des projectiles. Les Arabes avaient compté sans la vitesse restante. Ballots d'alfa et pierres dures étaient traversés facilement ; la pierre n'avait qu'un effet, faciliter le fonctionnement de la fusée percutante qui forme la pointe de l'obus et par suite assurer l'éclatement du projectile.

Je monte sur le parapet — avec moins de danger que M. Couturier — mais peut-être plus difficilement au point de vue de la gymnastique, car on a déjà enlevé les ballots d'alfa et l'on est en train de réparer les brèches.

Je fais le tour de la batterie rasante, à l'intérieur. On me montre au milieu du terre-plein le trou qu'avaient creusé les Arabes pour en faire une poudrière.

La poudrière était primitive. La poudre, contenue dans des barils ouverts, était, non seulement exposée à l'air, — il ne pleut jamais dans cette saison de l'année, ce qui explique l'insouciance des insurgés, — mais aussi, — ce qui l'explique moins — exposée au feu de nos obus.

Un projectile éclatant près d'un baril, tout sautait, — artilleurs, pourvoyeurs, fusiliers, tous les défenseurs de la batterie.

Cet ouvrage est rempli de petits boulets de tous les calibres, d'obus ronds et de grappes de mitraille. Deux pièces démontées ont roulé contre la poudrière. Les autres canons ont été encloués par les marins du *Trident*.

Six cadavres arabes vêtus d'une gandoura, les jambes et les bras nus, gisent contre les embrasures, dans des mares de sang. Tous sont coiffés d'un turban vert, insigne du musulman qui est allé en pèlerinage à la Mecque.

L'un de ces malheureux, qui a eu la moitié de la poitrine enlevée par un énorme éclat d'obus, serre encore dans sa main droite un tronçon d'écouvillon.

En tournant sur le quai, à gauche, j'y trouve les retranchements d'alfa qu'occupaient les insurgés jusqu'à l'extrémité sud de la ville. Des embrasures, de distance en distance, tous les 20 mètres environ, laissent passer la volée d'une pièce lisse.

Des soldats combent en ce moment le fossé situé derrière l'épaulement. Là sont couchés les insurgés tués à leur poste, pris hier en enfilade par le feu des marins du *Trident*, qui les canardaient de la batterie rasante.

Les Arabes avaient cherché à fuir du côté de Gabès.

mais les canots armés en guerre du *Marengo*, du *Trident* et de la *Surveillante* firent jouer leurs canons-revolvers Hotchkiss et rendirent cette tentative de fuite entièrement douteuse.

Une grande place s'étend devant les murailles de la ville européenne. C'est un quadrilatère irrégulier.

Les quatre côtés sont formés par le parapet de la batterie rasante, l'épaulement d'alfa, la maison du consul français, qui a servi de quartier général au commandant des troupes, et enfin par la batterie haute, un peu à gauche et en arrière de la batterie rasante.

Au milieu de cette place, deux presses à comprimer l'alfa et à faire les ballots, une mahone en construction, des tas de gargoulettes brisées.

On voit encore les sillons des obus, profonds de 60 centimètres environ et larges de 2 à 3 mètres. Ces sillons ont la forme des fougasses employées à la guerre.

La batterie haute, sur sa façade, présente trois brèches énormes. On reconnaît le passage de nos projectiles. La brèche du centre sur laquelle flottait le grand étendard des révoltés est placée au-dessous d'une large tour éventrée. Ces dégâts ont été faits par les obus de 27 du *Friedland* lancés à 6.500 mètres de distance. Hasard singulier : une grosse pièce de canon est restée en position sur les débris de son embrasure. Suspendue au-dessus du vide et ne tenant que grâce à un miracle d'équilibre, elle semble menacer encore nos soldats de sa gueule de bronze.

La muraille de la ville européenne qui regarde la mer n'est pas trop abîmée. On ne l'avait pas signalée comme but à l'œil exercé des canonnières brevetés. La

porte était intacte, quand les matelots s'y sont présentés. On l'a enfoncée avec les canons de 65 millimètres.

Aujourd'hui la ville est tranquille. Entrons.

De chaque côté de la porte, dans la Strada Reale, la plus belle rue de la ville, sont braquées deux pièces de 90 de campagne. Les autres pièces de cette batterie sont dans la Kasbah, sous les ordres du capitaine Nicaud.

La Strada Reale traverse en ligne droite la ville. Elle va de la porte européenne à la porte de la ville arabe. Là sont les maisons de la plupart des consuls. A droite et à gauche, des marchands de vin, tous Italiens. Plus loin un couvent de capucins romains, dont le clocher a été rasé par un obus qui a à moitié renversé la croix de bronze.

Cette maison, à grille ornementée et à volets verts, est occupée par le commandant de Marquessac et le capitaine de l'artillerie. En face se trouve l'ambulance.

Plus haut, la petite mosquée où se sont défendus si vaillamment sept Arabes. Un obus, entrant par le haut à gauche et sortant par le bas à droite, les avait frappés de stupeur en traversant le lieu saint, malgré la protection de Mahomet et de son étendard vert. Ils se précipitèrent éperdus dans la cour. Ils n'allèrent pas plus loin.

Les petites rues perpendiculaires à la grande artère se ressemblent toutes. Une seule rue n'est pas bâtie sur le même patron. C'est une rue voûtée : dans le fond on aperçoit les murailles blanches étincelantes au soleil de la batterie haute.

En continuant dans la Strada Reale, on passe devant

les magasins à huile, qui, transformés en prison, renferment, avant leur départ pour la France, les insurgés qu'on a arrêtés sans armes, et qui avaient demandé l'aman.

Au bout de la Strada Reale est une première porte de la kasbah. En dehors de la ville franque on peut aller à droite ou à gauche en longeant les murailles de la ville arabe.

A gauche, au bout de 100 mètres, on se trouve hors des murs au pied du fort de l'Ouest. A droite, au pied des remparts crénelés est une grande route. Les remparts, dans cette partie, sont criblés de brèches énormes faites par les obus, à une distance de 5.400 mètres!

La route fait un coude à angle droit et devient perpendiculaire à la mer. Nous retrouvons les énormes sillons creusés par les projectiles. Toutes les maisons sont plus ou moins endommagées.

Les mosquées n'ont pas été protégées — chose étonnante! — par le prophète! Des minarets ont été décapités. Des marabouts ont été décoiffés. Leur calotte ronde a pris les formes les plus capricieuses sous la volonté énergique des obus.

En sortant de la ville par la porte du Nord, on se trouve sur la plaine de sable, dominée par les forts du Nord et du Nord-Est, où la lutte fut la plus vive.

Là, ont combattu la compagnie de la *Surveillante*, une section du *Trident*, et un bataillon du 92^e de ligne.

A droite le cimetière: le pan de muraille du côté de la ville est tombé sous les éclats de nos obus. Plus loin, les magasins d'alfa en plein air. Il a fallu déloger les Arabes de chaque ruelle, les rejeter dans le fossé,

et de là, par-dessus un mur de sable haut de deux mètres.

Le 92^e qui se lança à la poursuite des Arabes, dans les jardins d'oliviers qui dessinent leur ceinture sombre sur les dunes situées à droite, ne put continuer la chasse et rallia la compagnie de la *Surveillante*.

Les retranchements d'alfa improvisés qui ont servi à défendre ce côté de la campagne, sont encore en place. Les quatre marabouts placés en avant sont crevassés et percés à jour par les obus. Un pan de mur en ruine et des tas de cendres blanchâtres sont les seuls vestiges d'un grand magasin d'alfa qui a brûlé.

Les soldats du 92^e et du 71^e font la police des rues. La kasbah est occupée militairement. Partout, dans la ville arabe, les maisons présentent l'aspect de la plus lamentable dévastation. Les portes des mosquées et des habitations, malgré les énormes ferrures qui les recouvraient, ont été enfoncées par la hache des charpentiers attachés aux compagnies de débarquement, et leurs débris jonchent le sol.

Ce matin, j'ai eu sous les yeux l'image d'une bizarre mascarade : les soldats en fouillant les maisons ont trouvé de nombreuses défroques féminines, et se sont habillés en femmes juives et arabes. Sur l'épaule des habits de couleur, une étoffe de soie brillante leur servait de jupon.

Dans chaque rue sont installées les cuisines en plein vent des escouades. Les grilles des fenêtres sont très utiles pour cet usage. Placées sur deux grosses pierres, au-dessus du feu, elles supportent les marmites en terre cuite, qu'on a trouvées en grand nombre, et où cuit le dîner des soldats.

Une pente douce conduit de la ville franque à la ville arabe, dans laquelle on pénètre par une porte voûtée située à l'extrémité de la Strada Reale.

Cette porte est gardée par deux factionnaires et un poste. Tournons à droite. A 500 mètres une deuxième porte, du plus pur style oriental, que les torpilleurs ont fait sauter avec du fulmi-coton, une troisième porte derrière celle-ci et qui a subi le même sort.

Sous l'action de la poudre, les lourds battants bardés de fer ont volé en éclats. On est sous les voûtes en plein cintre. Partout sur la muraille des plaques du sang des malheureux Arabes qui ont été pulvérisés par l'explosion. Contre un banc de pierre un tas de burnous ensanglantés.

Le corridor tourne sur la gauche à angle droit. Dans une petite niche pratiquée dans l'épaisseur du mur, on a trouvé quatre énormes clefs en fer rouillé, réunies ensembles par une chaînette. Ce sont les clefs de la kasbah que l'amiral Garnault doit envoyer au ministre de la marine, avec trois des drapeaux enlevés sur les ouvrages ennemis.

Une quatrième porte, gardée par deux autres factionnaires, donne dans la ville arabe. Passons la porte. Voici une rue montante, qui va de la Strada Reale à la porte Sud. Au bout une petite mosquée. C'est là que se trouve la maison enfumée devant laquelle a été frappé mortellement le malheureux aspirant Léonnec.

Beaucoup de soldats campent dans cette rue, les fusils appuyés aux maisons. De l'autre côté des habitations, des magasins d'épicerie sont adossés à la muraille crénelée. Sur le sol, de nombreux flacons, « mais vides, malheureusement ! » me dit un sergent.

Auprès de ces établissements, d'autres, transformés en écuries, contiennent trois ou quatre chevaux.

Arrivé à la grande mosquée, si l'on tourne à gauche, on va dans les forts du sud, au moyen de petites ruelles à pente raide.

Les maisons sont ouvertes. Tous les meubles y sont encore: on voit surtout beaucoup de lampes en poterie verte, des étagères multicolores, à la façon des étagères algériennes, des coffres aux couleurs éclatantes, etc.

Dans les petites mosquées, des nattes, des lampes en fer et en verre, des œufs d'autruche suspendus en guise d'ex-voto, des livres à caractères arabes, etc.

Si l'on tourne à droite, on s'en va au hazar qui est fermé naturellement, et présente un aspect lugubre avec ses voûtes obscures et ses boutiques closes.

Aujourd'hui la ville est commandée par le colonel Jamais, qui a sous ses ordres 4.000 hommes d'infanterie et d'artillerie.

Ce matin, l'amiral Garnault, les amiraux Conrad et Martin, tous les commandants, tous les officiers de la flotte et de l'armée, le colonel Jamais, l'artillerie avec le capitaine Naquet ont accompagné au cimetière les victimes du devoir, ceux qui sont morts glorieusement en combattant.

Ce cimetière est situé sur la plage, à droite de la ville franque, à l'endroit où la compagnie de la *Surveillante* a si héroïquement combattu le 16 juillet. A travers les échancrures faites par nos obus dans le mur d'enclos on aperçoit les flots bleus de la Méditerranée.

Les corps ont été apportés, placés sur des affûts traînés par nos matelots, cinq dans des cercueils,

quatre drapés dans l'étamine d'un pavillon tricolore.

L'aumônier de l'escadre officiait, assisté de deux capucins italiens. Au moment où les corps sont déposés côte à côte dans la fosse, des hommes s'apprêtent à enlever les pavillons qui les recouvraient. « Ils sont morts à l'ombre de ces drapeaux, dit l'amiral Garnault, laissez-les pour qu'ils leur servent de linceul ! »

Deux jours après, une triste cérémonie nous ramenait tous autour du cercueil de l'aspirant Léonnec, blessé, sous les murs de la kasbah, d'une balle en pleine poitrine.

Pulchrum pro patria mori!

